

ALCOOLS, SPORTS ET ETUDES UNIVERSITAIRES : DES RELATIONS ETROITES

STEPHANE HEAS, DOMINIQUE BODIN, LUC ROBENE, GAELLE SEMPE, FLORIAN LEBRETON,
YANNICK LE HENAFF, DAMIEN PHILIPPE ET GUILLAUME ROUTIER

Laboratoire de recherches en sociologie (LARES, LAS, EA 2241), UFR APS,
Université Européenne de Bretagne, avenue Charles Tillon, 35044 Rennes - France

Summary

The relationship between sports, alcohol and sport students are analyzed from direct observations on public and private student celebrations in the city of Rennes, and from semi-structured face to face interviews (N = 20, almost half of young women). Two opposing attitudes address this issue: a frank resistance, or less often a strong enthusiasm. Interviews target two distinct populations: the first-year students and those who are the culmination of the academic (PhD). The trajectories of those surveyed show some similarities and strong differences according to their academic level and their sports specialties. The first admitted contact with the alcohol is early, around or even before age 15. It occurs by family member's influences, the father especially, during holidays, weddings or anniversaries. This new contact is «light» as students tell it. Then, years of high school and university couple with most freedom hardened and trivialized alcohol consumption. Gradually, the opportunities to drink alcohol are increasing. A majority of students drink alcohol at least 1 to 3 times per week. It does more than celebrate an anniversary, but appointments weekly, delivered to carpe diem where drunkenness is the ultimate recognition. Sometimes a few hours before, a private meeting is organized in an apartment for example during the week. The weekend always brings a lot of alcoholics' opportunities, within the framework of team sports. In doing so, gradually, the occasional becomes habitual and alcohol consumption spread throughout the year, put off periods of examinations.

With the advance in studies carrier, a pattern of trivialization is coupled with rationalization. The management of alcohol is an imperative to avoid disappointment (being sick during the evening, sickness the next day, regret gestures or words, etc.) Most respondents whether men or women show alcoholic self-control process, but also concealing the extent of alcoholic impregnation. Indeed, for the youngest students the major consumption is hidden most parents. An unspoken moved these interrelations: parents know well that the evenings are «drunked» and the children/young adults carefully avoid the subject with them. For the vast majority, rationalizing the consumption of alcohol does not exclude pleased parties. It promotes the adoption of a qualitative alcoholic consumption, cocktail made up for the occasion replace strong spirits drink in large quantities. Thus, while the younger students involve alcohol at the party (and vice versa), older students rationalized their consumption in terms of quality, not quantity. Indeed, older students emphasize the pleasure linked to alcohol consumption and enhance the quality of their consumption rather than quantity.

Mots clefs

Etudiant en sciences des sports, sport, alcool, jeu « pour boire », routinisation

INTRODUCTION

Les relations entre sports et alcools sont bien documentées (Stainback, 1997 ; Waddington, 2000 ; Collins et Vamplew, 2002 ; Mottram, 2005). Nous précisons ici la place des alcools dans le cadre des études universitaires, et notamment parmi les étudiants de la filière STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives). Ces derniers se forgent en effet bien souvent une solide réputation de consommateurs alcooliques hors pairs. Qu'en est-il vraiment ? Comment les étudiants de première année et ceux qui réussissent leur parcours STAPS, les doctorants, vivent-ils leurs

consommations d'alcool ? Leur réputation est-elle galvaudée ? Nuit-elle à leur réussite universitaire ? Telles sont quelques questions qui ont guidé notre enquête. Comment boivent les étudiant(e)s STAPS à Rennes 2, plus précisément comment vivent-ils leur alcoolisation ?

Selon la première hypothèse formulée, les étudiant(e)s pratiquant de sports collectifs (tels le football, le handball et le rugby) vont plus loin dans leur alcoolisation étant donné une socialisation *ad hoc* par les sports collectifs et une surenchère entre pairs où il s'agit de boire avec panache. Les théories classiques de P. Bourdieu et de E. Goffman permettent d'affiner l'analyse avec les concepts de socialisation, habitus d'un côté et le « faire face », les rites d'interaction et la mise en scène de la vie sportive de l'autre. Nous accordons toute notre attention aux étudiants mixant les sports collectifs et individuels.

Les étudiant(e)s de première année vivent l'acmé de leur alcoolisation, seconde hypothèse, puis, progressivement une rationalisation des comportements réduit sensiblement les consommations.

L'objectif initial est d'analyser les conduites d'excès en général et d'alcoolisation en particulier, pour mieux saisir s'il y a un lien entre excès alcoolique et réussite sportive ou universitaire. Le sous-bassement théorique relève également de D. Le Breton et V. Nahoum-Grappe qui montrent qu'une conduite d'excès n'est pas exempte de contrôles et que les liens entre les deux sont peut-être proportionnels et en tous les cas valorisés dans le milieu sportif.

ELEMENTS DE METHODE

Quelles sont les significations et les expériences vécues des enquêté(e)s face à l'alcool ? Les observations *in situ in vivo* (12 soirées) et des entretiens en face à face (N = 20) découvrent « la diversité des points de vue (où il s'agit d'y mettre un ordre » (Demazière et Dubar, 1997, p.103). Les « homologues structurales », issues de la sémiotique narrative (Greimas, 1966, 1970) comparent les ruptures et continuités des histoires de vie recueillies à travers le repérage d'expériences communes à différents individus, l'identification d'épisodes biographiques similaires mais, aussi et surtout, dans l'émergence de logiques sociales et d'univers de croyances partagés. Un repérage en trois niveaux des discours a été utilisé (Barthes, 1966, 1981) :

- le niveau des fonctions dans lequel se déploient les différents événements qui émaillent le récit des étudiant(e)s. Ces événements racontent leurs parcours en réponse à la question : « Pourriez-vous me dire quels sont vos rapports avec l'alcool ? »,
- le niveau des actions qui mettent en scène des « actants », c'est-à-dire des personnages qui sont intervenus, ont participé, ont agi pour faciliter, ou à l'inverse contrecarrer, le recours à ces produits alcooliques,
- le niveau de la narration, qui met en évidence la dimension dialogique du récit, dans lequel le narrateur défend son point de vue, émet des arguments et des thèses, pour convaincre, notamment, l'interviewer.

Les homologues sont donc des catégorisations *a posteriori* des discours tenus par les étudiant(e)s à partir de ces trois niveaux d'analyse.

PRINCIPAUX RESULTATS

Les temps variés de l'alcool

Les consommations alcooliques parmi les étudiant(e)s ne sont pas linéaires et régulières. Des temps forts et des temps faibles sont observés, y compris parfois au cours d'une même soirée. Les enquêté(e)s aménagent leurs soirées en fonction des cours du lendemain, et bien sûr des sessions d'exams. Nous assistons là à une certaine planification, à quelque chose qui ressemble à un emploi du temps du boire. Il participe de fait à une gestion anticipée de temps libre consacré à une pratique sociale à part entière. Ce qui relativise l'hypothèse de la rationalisation plus tard au cours des études. Il y a également une gestion de l'alcool par rapport aux compétitions. Suivant l'importance des matches, les étudiant(e)s se permettent de sortir la veille, voire de boire (beaucoup pour certains). Lors d'un

stage sportif à l'étranger, une enquêtée explique qu'elle « *se l'était collée avant un match* ». Ce qu'elle ne se permet pas pendant un match de championnat, jugé plus important.

Les consommations alcooliques semblent autrement plus fortes dans la semaine que le week-end. Les jeux et les défis en sont l'archétype. Il s'agit de « *mettre la machine en marche* », soit, d'ingurgiter progressivement des volumes de plus en plus importants d'alcool, de boire plus que les compères de fêtes, devenus des concurrents ou des adversaires, en somme redevenus des sportifs même hors du terrain. Or, la concurrence par alcool interposé est aussi ambiguë que la concurrence sportive et la troisième mi-temps dans les sports collectifs tels le rugby. En effet, les concurrents deviennent des compagnons de boissons. Pendant le jeu à boire il y a une concurrence, mais le concurrent se change rapidement en compagnon de la soirée. Dans ce cadre d'émulation groupale, « ne pas boire » devient une attitude suspecte, voire un stigmate difficile à assumer. L'étudiant(e) sobre risque de se sentir exclu(e). Le sentiment de ne pas participer au « *même délire* » le conduit souvent à écourter sa soirée. La place du « conducteur » est à ce titre inconfortable, il endosse à la fois un rôle particulier, valorisé car utile, à la fois il est « *chambré* » et peut rester spectateur, en dehors de l'ambiance. La « *soirée* » entre étudiant(e)s est alors le strict synonyme de « *cuite* ». Cette dernière n'est pas définie précisément, toutefois un critère semble prépondérant : l'altération des sensations physiques, avec la difficulté à marcher normalement. La face positive de cette ivresse est répétée comme un *leitmotiv* par les enquêté(e)s : la consommation d'alcool permet de se lâcher et de faire des choses que l'on ne ferait pas habituellement, à sortir de l'ordinaire, faire des rencontres, etc.

La consommation alcoolique en semaine est essentiellement le fait d'un entre-soi privé, autrement dit de soirées organisées entre étudiants en appartement. Plusieurs raisons à cela, les prix des alcools dans les établissements spécialisés (bars, boîtes de nuit) sont souvent hors de portée des enquêté(e)s en raison de la quantité d'alcool ingérée. Ensuite, certains de ces établissements leur interdisent l'entrée souvent. Et pour cause, l'état des étudiants provoque parfois des échauffourées, des bagarres suite à la surenchère du boire.

Le week-end, les soirées se déroulent, elles aussi, dans des appartements ou dans des maisons. Le groupe est cependant différent et plutôt composé de copains de lycée pour ceux qui pratiquent un sport individuel. Ce groupe semble davantage mixé pour les pratiquants de sports collectifs qui retrouvent parfois le week-end des compagnons de soirées étudiantes (notamment grâce au match de championnats). Il y a là, une première différence entre sports individuels et sports collectifs dans la composition groupale de l'entre-soi entre semaine et week-end.

Les volumes ingurgités comme standards

Comme toutes les consommations dans nos sociétés marchandes, les alcools sont proposés sous des formats particuliers : litres, bouteilles, cannettes, verre, etc. Ces quantités sont évidemment à mettre en rapport avec les proportions d'alcool présentes dans les produits proposés. Reste qu'à écouter les étudiants, des standards se dégagent clairement. La quantité ingurgitée est très souvent valorisée. Il s'agit de boire plusieurs bouteilles de vin rosé par exemple ou encore plusieurs litres de bière. Le coût de l'alcool a, en effet, une incidence importante sur les modes de consommations : privilégiant des alcools forts *discount* ou alors des vins rosés, de la bière considérée comme ayant un meilleur rapport qualité-prix (devons-nous entendre meilleurs rapport effet/prix ?!). Concernant les alcools forts, la mise en scène de la performance alcoolique est évidente, elle n'est pas nouvelle : « *A la moitié d'une bouteille je suis déjà saoul. Mais je peux aller beaucoup plus loin. J'ai déjà fait une bouteille de sky [whisky] tout seul. Avec des apéros avant et des shooters en boîte par exemple !* ». Dans les soirées, l'alcoolisation entre dans le cadre de joutes réelles et symboliques où ces standards doivent être vérifiés, c'est-à-dire les boissons doivent être bues *in vivo in situ*, difficile d'échapper à ces passages à l'acte d'alcoolisation.

Les jeux « pour boire » participent de la logique sportive de l'*agôn* (Caillois, 1958), particulièrement valorisée à la fois dans notre société et au sein même des UFR APS. Cette logique est couplée à la quantification à l'œuvre dans notre société et, *a fortiori*, dans les sports (Héas, 2006). Les *leaders* à ces jeux tiennent l'alcool et sont reconnus pour cela. Les quantités absorbées ne sont pas systématiquement et strictement comptabilisées, par contre, les performances alcooliques prennent souvent des allures de records à battre. Par exemple, l'un des étudiants de 20 ans, volleyeur à un niveau prénational parle des *shooters*, soit, du whisky versé dans le bouchon de la bouteille : « *On le*

brûle... j'avais bu 27 shooters un truc comme ça... plus les apéros avant. Et du coup [rires] c'était pendant la coupe du monde 2006... et au bout... mes potes m'avaient rasé les jambes ! ».

Apparaissent parfois des effets pervers de la spirale de ces rencontres alcooliques étudiantes. Certains n'ont pas hésité à nous indiquer qu'ils restreignaient leur alimentation afin d'avoir suffisamment d'argent pour participer aux soirées prévues à l'avance, notamment le jeudi soir.

Une spécificité STAPS ?

Aujourd'hui, les étudiant(e)s STAPS ne sont plus sélectionné(e)s par leurs APS. Désormais, nombreux sont ceux qui ne pratiquent pas régulièrement, ni même dans un cadre fédéral. En ce sens, la différence entre les profils des STAPS et des autres étudiants s'est réduite depuis l'abandon de la sélection à l'entrée.

Logiquement, les enquêté(e)s estiment largement qu'il n'y a pas de différences fondamentales entre leurs manières de boire et les autres étudiant(e)s. Les soirées organisées par d'autres filières comme Médecine et les écoles de commerce et d'ingénieur sont aussi marquées par des consommations particulièrement importantes d'alcool. Deux exceptions notables toutefois : les rencontres sportives et l'importance de l'étiquette STAPS. Ils reconnaissent, en effet, que les compétitions (avec leur lot de déplacements en bus, en voiture, loin de chez soi) sont des occasions supplémentaires de boire. Les victoires difficiles sur l'équipe d'un soir sont des moments propices à boire beaucoup plus qu'à l'accoutumée. Comme si une victoire « un peu dure » physiquement et mentalement se devait d'être relayée par un autre engagement corporel : boire ensemble au-delà des doses habituelles. Ce boire collectif entraîne inmanquablement des surenchères, comme si ces joutes étaient le pendant des joutes sportives qui les ont précédées. Notons aussi la complicité des membres et des responsables des clubs sportifs qui sont au courant de ces pratiques et qui pourtant laissent les clefs du bar et de la salle où s'est déroulé le match, voire qui participent directement à ces beuveries d'après match...

Les étudiant(e)s STAPS sont aussi contraint(e)s par leur réputation historique. Lors des soirées, et plus particulièrement le jeudi soir à Rennes, tout se passe comme s'ils étaient « attendus au tournant » : « *Oui, oui [en première année] on était challenge, débile, bête même. Surtout pour les gars... Je pense que c'était une question d'étiquette. On était fier d'être en STAPS* ».

En un sens cette réputation les contraint à faire preuve d'une grande capacité à boire et à résister. Il y a en effet une certaine forme de défi et d'adhésion au groupe : « *alors t'es un STAPS ou pas ?* », qui, pour les enquêtés, prend également la forme d'une concurrence géographique : « *moi, je suis Morbihannais, et on a une réputation à tenir quand même !* ».

Un modèle d'inconduite tolérée et contrôlée

L'idée de la rencontre « pour boire » est une conduite acceptée par la culture STAPS et plus largement par la culture étudiante. L'action de boire au sein d'un collectif est très souvent explicitée dans les entretiens.

Les enquêté(e)s savent que ce boire collectif est loin d'être acceptable aux yeux de tous (acteurs politiques et sanitaires de la ville par exemple, médias, etc.). Ils ont conscience de participer à une forme de délinquance tolérée seulement à l'intérieur du groupe de pairs... Cette alcoolisation est ce qu'il ne faut pas faire en dehors du milieu étudiant, mais c'est pourtant une déviance agréée au sein du groupe étudiantin.

Les enquêtées, les jeunes femmes, précisent qu'elles tentent de contrôler leur consommation, même si elles n'y parviennent pas toujours, le groupe de copines est toujours présent pour éviter des dérapages qui pourraient être lourds de conséquences. C'est plus particulièrement le cas dans les relations à l'autre sexe : « *et puis je suis toujours avec des copines enfin voilà, on fait attention entre nous !* ». Le boire féminin semble davantage prendre les contours d'une pratique de type parenthèses. Elles déclarent souvent au regard de certains copains qu'elles côtoient qu'ils sont déjà « *trop dedans* », et que cela risque de leur poser des problèmes dans le futur. En ce sens, la période étudiante apparaît circonscrite. Par conséquent, il s'agit d'en profiter, d'en abuser tout en gardant en tête que c'est une période définie et circonscrite, tout en maintenant aussi des garde-fous (notamment sexuels).

Il n'est pas rare non plus d'entendre les étudiant(e)s parler d'une autorégulation de leur consommation alcoolique sous une forme un peu particulière, il est vrai. En première année, trois sorties ne sont pas rares sur une semaine. L'une d'elle est souvent dite « *soft* », entendre sans alcools... forts. Dans ces soirées, ils et elles s'autorisent tout de même la bière et des boissons alcoolisées sucrées, certains parlent « *d'alcool de femme* ». Le contrôle alcoolique prend aussi la forme de supposés antidotes et/ou des moyens de tenir le rythme des soirées qui s'enchaînent. Le café, les boissons énergétiques pour les sportifs, mais aussi les médicaments de type Doliprane[®], Spasfon[®] ou Citrate de Bétadine (aussi efficaces ?!), complètent la panoplie. Elles permettent de tenir le cap et le coup à la fois lors des soirées et ensuite à l'université. Il s'agit de connaître l'ivresse, mais sans tomber malade, ce qui va à l'encontre des représentations récentes sur le *binge drinking* (qui nous laisse penser que ces étudiants recherchent l'excès jusqu'à être malades). Cela dit, la santé est loin d'être la priorité. Cela concerne davantage les activités du lendemain, soit une vue à très court terme des retombées alcooliques.

La poursuite d'études : une raison en action ?

La comparaison entre les primo entrants à l'université, ici en STAPS et ceux qui poursuivent leurs études, parfois jusqu'à leur terme (la thèse), est intéressante. On assiste progressivement à une exigence accrue dans la qualité des alcools consommés et à une modération intime des consommations alcooliques.

Si « *se mettre minable* » était de rigueur à l'entrée à l'université, plus tard, la cuite est dissociée progressivement de la fête. Lorsque l'alcool permettait de prolonger la sortie tard dans la nuit pour les primo entrants, ensuite, il n'en est plus l'ingrédient essentiel, même s'il n'a pas totalement disparu. L'alcoolisation excessive et la cuite prennent des allures péjoratives. Malgré le retentissement de la campagne de prévention des risques liés à la consommation d'alcool à Rennes, les enquêté(e)s n'ont pas abordé souvent ce point lors des entretiens. Certains ont toutefois été particulièrement interpellés par ces visuels de choc et ont depuis tenté de mieux gérer leurs consommations depuis.

Références

- Barthes R. Introduction à l'analyse structurale du récit. *Communications* 1966, n°8, p. 1-27.
Barthes R. *L'analyse structurale du récit*. Le Seuil, coll. *Points et Essais*, Paris 1981, n°129, 178 p.
Caillois R. *Les jeux et les hommes*. Gallimard, Paris 1958, 378 p.
Collins T., Vamplew W. *Mud, Sweat and Beers. A Cultural History of Sport and Alcohol*. Berg Editions, NY, 2002, 151 p.
Demazière D., Dubar C. *Analyser les entretiens biographiques*. Nathan, Paris 1997, 350 p.
Greimas A.J. *Du sens. Essais sémiotiques*. Le Seuil, Paris 1970, 318 p.
Greimas A.J. *Sémantique structurale*. Larousse, Paris 1966, 262 p.
Héas S. Normes. In, Andrieu B. (dir.) *Le dictionnaire du corps*. Editions du CNRS, Paris, 2006, février, p. 343-344.
Mottram D. R. *Drugs in Sport*. Taylor & Francis, NY 2005, 420 p.
Stainback R.D. *Alcohol and Sport*. Human Kinetics 1997, 219 p.
Waddington I. *Sport, Health and Drugs: A Critical Sociological Perspective*. Taylor & Francis, London 2000, 214 p.